

## ■ CONCLUSION

La difficulté du débat sur l'origine de la sépulture collective tient sans doute à la définition même du concept. Intuitivement, la sépulture collective est d'abord une tombe, c'est-à-dire un lieu spécialement aménagé pour recevoir des morts. Le fait que des corps y soient amenés successivement, indiqué par le terme « collectif », marque seulement l'opposition aux tombes, individuelles ou non, emplies en un seul temps. Aussi, le débat se résume-t-il souvent à déterminer quand, comment et pourquoi, certaines populations sont passées de tombes individuelles à des caveaux régulièrement réinvestis.

La définition de la sépulture collective fut d'abord empirique, basée sur des observations. Mais le concept porte également le poids de l'histoire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Cartailhac et Rivière durent batailler pour faire admettre que nos lointains ancêtres s'étaient déjà préoccupés de leurs défunt. La reconnaissance d'aménagements strictement destinés aux morts était alors la seule preuve objective de la « religiosité » de l'homme préhistorique. Dans ses développements ultérieurs, l'archéologie de la mort resta essentiellement celle de la sépulture.

Ce faisant, la tombe collective fut, et est encore, fréquemment perçue comme une forme évolutive de l'inhumation individuelle ou multiple. En effet, les plus anciennes sépultures préhistoriques n'ont souvent reçu qu'un seul corps, parfois plusieurs, mais tous inhumés au même moment. L'étalement des ensevelissemens dans le temps, à l'intérieur d'un même caveau, est un phénomène relativement tardif, dont on ne perçoit le développement supra-régional que dans le courant du 5<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

Aujourd'hui, après plusieurs décennies de travaux de terrain, la documentation acquise est suffisante et l'aptitude des sociétés d'avant l'écriture à élaborer et à exprimer des mythes et des croyances ne fait plus question. Les grottes ornées et l'art mobilier, autant que les multiples tombes mises au jour, ont permis d'acquérir quelques convictions à ce propos.

L'archéologie de la mort peut enfin s'attacher à d'autres problèmes qu'à ceux de la reconnaissance et de l'étude des sépultures au sens strict du terme. On se souvient, par exemple, qu'au Paléolithique il est plus de restes humains épars récoltés lors des fouilles que de corps exhumés de sépultures formelles. Ces restes témoignent-ils d'activités rituelles et, dans l'affirmative, ces dernières peuvent-elles encore être perçues, malgré des histoires taphonomiques certainement complexes ?

Les travaux d'Herbert Ullrich, de Françoise Le Mort, d'Henri Dудay, de Dominique Gambier ou de Claude Masset sont, en la matière, à marquer d'une pierre blanche. Ces chercheurs ont donné à ces débris de squelettes une valeur informative qui dépasse ce qu'on pouvait naguère imaginer. On ose maintenant prétendre, avec une certaine assurance, que le recours à la sépulture

n'est pas la seule manière possible de traiter les morts. L'ethnographie nous ayant appris cette leçon depuis longtemps, on aurait pu s'en douter.

Le parcours de la documentation, depuis les âges les plus anciens, permet de distinguer deux grandes catégories de traitements des morts. Certaines civilisations se sont appliquées à conserver les corps dans le meilleur état possible. D'autres, au contraire, ont intégré leurs morts à des processus dynamiques, ne leur octroyant que rarement ce qu'il est convenu d'appeler le repos éternel. En d'autres termes, il y a ceux qui ont rompu le contact avec les cadavres, quel que soit le respect ou le rôle dévolu aux disparus, et ceux qui ont conservé des liens matériels avec leurs morts, ne montrant moins d'égards envers leurs ancêtres que selon quelques préjugés contemporains.

Les squelettes intacts ne se rencontrent, assez naturellement, que dans des sépultures. Par contre, les corps manipulés se retrouvent dans des lieux plus variés, tantôt abandonnés dans des dépotoirs, tantôt déposés plutôt qu'inhumés dans des tombes qui restent accessibles. Hors de ces catégories, il est bien d'autres façons de traiter les morts, mais celles-ci échappent à l'archéologie : corps confiés au flot des rivières, aux branches des arbres ou à la brousse, cendres dispersées à tous vents.

Les deux approches du cadavre, l'une statique, l'autre dynamique, ne se distinguent pas par de simples nuances. C'est le rapport des vivants aux morts qui est ici en cause. Tenter de conserver l'intégrité du corps des défunt et refuser ainsi de connaître les étapes de la métamorphose des cadavres n'impliquent certainement pas la même vision du monde que manipuler des reliques et visiter la chambre des morts. Décharnements, inhumations secondaires ou prélèvements d'os appellent dans l'imaginaire d'autres connotations que l'inhumation immédiate et définitive.

L'archéologie ne peut expliquer pourquoi les uns conservent les corps intacts, tandis que les autres en observent ou en accentuent la dislocation. Les anthropologues ont d'ailleurs montré qu'il était vain de vouloir créer une relation bijective entre les faits observés et l'interprétation à leur donner. Le cannibalisme, dont les vestiges éventuels prennent partout le même aspect, fut pratiqué dans plusieurs régions du globe. Mais les Tupinamba du Brésil ingèrent les corps de leurs ennemis, les Fatakala des îles Salomon mangent leurs défunt pour les protéger des esprits maléfiques (Thomas 1980 : 160-161).

Quoi qu'il en soit, la tombe individuelle primaire assure l'intégrité des squelettes. La sépulture collective de la Préhistoire occidentale, au contraire, théâtre de nombreuses manipulations post-inhumatoires, ressortit à une autre mentalité : le cadavre y est un assemblage d'objets dont on peut défaire les associations.

C'est donc plutôt du côté des manipulateurs de cadavres qu'on devrait chercher l'origine de la tombe collective néolithique. Le rapprochement de celle-ci et de la tombe individuelle paraît suscité avant tout par la notion de sépulture. On a peut-être considéré un peu vite que le débat tournait autour de l'opposition binaire présence / absence de sépulture formelle. Il semble

aujourd’hui que le couple traitement statique / traitement dynamique joue un rôle aussi important. Au demeurant, la sépulture formelle peut accueillir tout uniment les deux pratiques.

Du Paléolithique supérieur récent à la fin du Néolithique, l’Occident fut toujours tenté par les manipulations de corps et, sous cet angle, s’opposa systématiquement aux civilisations plus orientales. Au Magdalénien, il fut rarement question de sépultures formelles. Les restes humains étaient plutôt abandonnés, en marge des sites d’habitat, parfois associés à des aires détritiques. En même temps, cette civilisation semblait manifester une préférence pour la récupération des crânes. Ceux-ci étaient dépecés, découpés et manipulés avant leur abandon. En outre, le rassemblement des morts n’était pas étranger à la période, sans qu’on puisse interpréter la valeur de ce constat : corps abandonnés au hasard des retours sur les mêmes lieux, sans liens particuliers entre les dépouilles, ou collection d’objets sciemment constituée ?

Au cours du Mésolithique occidental, les pratiques funéraires sont très diversifiées : incinérations, inhumations individuelles, tombes collectives —révélées par la grotte Margaux—, débris humains erratiques dans des zones détritiques, nécropoles, .... Mais la manipulation des corps, y compris dans les sépultures formelles, et les apports successifs de plusieurs dépouilles en un même lieu se rencontrent régulièrement, tout au long de la période. Les sépultures sont devenues plus nombreuses qu’au préalable et sont parfois groupées en nécropoles, mais cet accent mis sur le caractère formel des lieux d’ensevelissement ne modifie pas l’esprit du traitement des morts.

Les gestes funéraires du Néolithique occidental ne se démarquent guère de ce qui se passait dans l’ensemble du Mésolithique atlantique. La nouveauté tient surtout à la monumentalité des tombes. Ni les changements climatiques, ni les mutations parfois profondes des modes économiques n’ont donc entamé une façon de traiter les morts, qui se maintint pendant près de quatorze millénaires.

Toutefois, cette continuité des rites funéraires de la Préhistoire occidentale n’implique pas l’absence de changements. Du Magdalénien au Néolithique, l’homogénéité relative des gestes funéraires s’accompagne de transformations du dispositif sépulcral. Les Magdaléniens furent peu enclins à construire des tombeaux pour leurs morts. Leur nomadisme n’est pas en cause dans ce choix : les grottes ornées montrent que les sociétés les plus mobiles sont capables d’entretenir quelque monument.

Avec la fin des temps glaciaires, le monde change et l’homme revoit sa place dans la nature. Tandis que l’art se fait discret, les morts acquièrent plus de visibilité. Des os sont encore abandonnés en marge des campements, mais les sépultures se multiplient, les tombes collectives apparaissent, des nécropoles se constituent. Enfin, l’adoption en Occident d’une économie néolithique entraîne une nouvelle restructuration sociale qui dote les morts d’un poids supplémentaire. Les tombes deviennent gigantesques ; l’art est à nouveau présent, régulièrement en contexte funéraire.

La sépulture de la grotte Margaux ne représente donc pas l’origine potentielle des tombes

collectives du Néolithique moyen-récent. Mais il importe de reconnaître que les diverses « inventions » de pareils aménagements pour les morts reparaissent toujours dans des milieux qui privilégièrent la manipulation des cadavres. L'anachronisme des tombes collectives du Mésolithique ancien ne serait donc qu'illusion, comme la recherche d'antécédents aux mégalithes n'est que vaine recherche. D'un côté comme de l'autre, il en va apparemment d'originalités propres aux périodes concernées, mais qui s'inscrivent dans des traditions dont la persistance s'observe sur le très long terme. Les proximités flagrantes qu'entretiennent les sépultures collectives du Mésolithique et celles du Néolithique moyen-récent ne sont pas pures coïncidences. Il s'agit, cependant, de ne pas assimiler ces convergences à une continuité étroite. Le débat se place au niveau d'une même conception pérenne des relations entre vivants et morts, non sur celui du maintien d'une forme particulière de caveaux.